

Je suis un pauvre prêtre qui cours par le monde dans l'espoir de gagner quelque pauvre âme par mes discours et mes travaux, avec le secours de la grâce de mon bon Maître. Puis il le salua et continua sa route.

Montfort voyageait ordinairement en silence et la tête découverte, par respect pour la présence de Dieu; il méditait et priait sans cesse, les yeux fixés sur son crucifix, qu'il portait toujours à la main.

A trois lieues de Nantes, le frère Nicolas, son compagnon de route, se trouva tellement épuisé de fatigue, qu'il ne pouvait presque plus marcher. Le charitable père s'offrit à le porter sur son dos; mais le pauvre frère s'y refusa et ne voulut accepter que l'appui de son bras. Et encore était-il tout honteux de ce secours, quand aux abords de la ville ils commencèrent à rencontrer un plus grand nombre de personnes. « Mon père, que dira tout ce monde? disait-il à son pieux conducteur. — *Mon fils*, répondait Montfort, *que dira le bon Jésus qui nous regarde?... »*

Après un court séjour à Nantes et un dernier voyage à Rennes, il rentra enfin, en novembre 1714, dans le diocèse de la Rochelle. Il y avait environ trois mois qu'il l'avait quitté et il avait parcouru trois cents lieues, au moins, durant ce laps de temps.

CHAPITRE XVI

Montfort institue les écoles charitables à la Rochelle. — Les frères du Saint-Esprit et les frères de Saint-Gabriel. — Missions de Fouras, de l'île d'Aix, de Saint-Laurent-de-la-Prée. — Il est transfiguré pendant qu'il prêche, le jour de la Purification, à la Rochelle. — Vocation de M. Vatel; la *Compagnie de Marie*. — Missions de Taugon-la-Ronde et de Saint-Amand-sur-Sèvre. — Huit jours à la Séguinière. — Mission de Mervent; sa grotte dans la forêt.

(1714-1715)

La conversion des pécheurs, le soin des pauvres malades et l'éducation des enfants, tels furent les trois objets de l'apostolat de Montfort. Or cet apostolat, il le continue encore de nos jours par trois grandes institutions réunies autour de sa tombe, à Saint-Laurent-sur-Sèvre, comme une triple couronne de gloire et d'immortalité: par sa compagnie de *Missionnaires* qui, à sa suite, vont réveiller la foi dans les villes et les campagnes; par sa congrégation de *Vierges*, formées à l'école de la divine sagesse pour l'instruction des jeunes filles et le soulagement de toutes les infirmités humaines; par son institut de *Frères* voués à l'éducation chrétienne de l'enfance et dont vingt diocèses recueillent les bienfaits¹.

¹ M^{or} Freppel (*Discours prononcé aux fêtes de la Béatification*).

Nous avons déjà dit précédemment les tentatives du Bienheureux pour se survivre dans son apostolat près des pécheurs et des pauvres malades ; nous en reparlerons encore dans la suite. L'ordre chronologique des faits nous amène à dire, maintenant, quelques mots de ce qu'il fit pour réaliser son troisième projet en faveur de l'éducation chrétienne de l'enfance, par l'établissement des *écoles charitables*, et la formation d'une société de maîtres dignes et capables de remplir cette délicate fonction.

Durant toutes ses missions, il s'occupait avec prédilection des petits enfants. « Partout où il faisait la mission, dit Clorivière, un de ses principaux soins était de pourvoir les paroisses de bons maîtres et de bonnes maitresses d'école, disant que c'était là que les enfants, comme de tendres arbrisseaux, ayant été taillés et cultivés avec soin, devenaient, dans la suite, propres à porter de bons fruits. » Il chargeait le frère Mathurin de leur faire l'école et de leur apprendre le catéchisme, « ce dont il s'acquittait *avec beaucoup de bénédiction*, » ajoute l'historien Grandet. Plus tard, il associa au frère Mathurin les nouveaux collaborateurs que la Providence lui envoya. Mais ce n'était encore que des essais.

Lorsqu'il revint à la Rochelle, en 1744, il s'occupait d'organiser d'une manière plus durable et plus pratique le fonctionnement des écoles charitables. M^{gr} de Champflour approuva, encouragea l'entreprise, et y contribua même de ses deniers.

Les écoles de garçons furent ouvertes les premières. M. Montfort y établit trois (ou quatre) maîtres à la tête desquels il mit un prêtre qui devait veiller sur leur

conduite, dire la messe aux enfants et les confesser au moins tous les mois.

« Le prudent missionnaire entra dans les plus petits détails de l'organisation, comme si toute sa vie il eût été employé à gouverner des enfants. Il voulut que la longueur de la classe surpassât un peu la largeur ; que la chaire du maître fût placée dans le fond ; que vis-à-vis il y eût un banc plus élevé que les autres, qu'il nomma le banc des *séraphins*. Là devaient être les enfants qui auraient fait leur première communion ou qui seraient plus avancés que les autres.

« De chaque côté, il devait y avoir quatre autres bancs, auxquels il donna le nom des autres *chœurs angéliques*, sur lesquels les enfants seraient placés, chacun à son rang, selon son âge et sa capacité. Les bancs étaient en amphithéâtre, afin que le maître pût voir d'un seul coup d'œil toute sa petite troupe, et que rien ne se passât sans qu'il en eût connaissance.

« Pendant le séjour qu'il fit alors à la Rochelle, et dans l'intervalle de ses missions, Montfort venait tous les jours aux petites écoles, pour styler les maîtres et les élèves à sa méthode d'enseigner. La bénédiction que le Seigneur avait coutume de verser sur toutes ses œuvres parut sensiblement dans celle-ci. Toute la ville fut surprise du prompt changement qui se fit, par ce moyen, dans le peuple. Les enfants, constamment occupés et retenus, étaient devenus l'édification de ceux dont ils étaient le fléau. »

Ainsi parle Clorivière.

Quelques temps après, Montfort fit venir de Poitiers sœur Marie-Louise de Jésus et sœur de la Conception, et les chargea de diriger l'école des filles.

« Il voulait, ajoute Grandet, que les maîtres fussent habillés de noir, au moins en soutanelles, pour leur faire porter plus de respect, et les maîtresses vêtues d'une grande coiffe (cape), qui les prit depuis la tête jusqu'aux pieds. » L'école était entièrement gratuite ¹.

¹ En admettant dans sa *compagnie* quelques frères laïques pour l'aider dans ses missions, et aider aussi, plus tard, ses successeurs, Montfort, d'après l'histoire évidente, leur avait assigné un double but : le travail manuel et l'instruction de l'enfance.

Peu de temps après la mort du Bienheureux, une école était établie à Saint-Laurent-sur-Sèvre. Le frère Jacques en eut la direction et, après lui, le frère Joseau. Les *frères du Saint-Esprit* (c'est ainsi qu'on appelait alors indistinctement les frères de classe et les frères de travail manuel) continuèrent à remplir ce poste de dévouement après comme avant la Révolution. Ils y étaient encore, en 1821, lorsque le P. Deshayes, curé d'Auray, en Bretagne, fut nommé supérieur des communautés du *Saint-Esprit* et de *la Sagesse*. Le nouveau supérieur fut l'homme choisi de Dieu pour réorganiser l'œuvre fondée par le B. Montfort, ayant pour but l'éducation chrétienne de l'enfance. Cette œuvre périssait, par suite du petit nombre des frères consacrés à l'enseignement. En venant à Saint-Laurent, le P. Deshayes amena avec lui quelques nouvelles recrues qui augmentèrent le nombre des frères du Saint-Esprit. Dès lors, sous son impulsion, l'œuvre des écoles fut renouvelée et prit bien vite un merveilleux accroissement. Aussi bien, en 1825 et en 1830, songea-t-on à donner aux frères enseignants de la communauté du Saint-Esprit une sorte d'autonomie spéciale, tout en les maintenant néanmoins sous la dépendance du supérieur général, comme par le passé. Mais bientôt *la maison du Saint-Esprit* était devenue insuffisante, il fallut essaimer. On décida alors que les frères de l'instruction iraient habiter une autre demeure qui appartenait aux sœurs de la Sagesse et qui se trouve à l'entrée de leur établissement actuel. Le nombre des émigrants fut de trente-trois, y compris un certain nombre de frères de travail manuel à qui le R. P. Deshayes laissa la facilité de suivre les autres.

Cette séparation se fit en 1835.

En entrant dans leur nouvelle demeure, les frères lui donnèrent, par reconnaissance, sans doute, le nom même du P. Deshayes, à qui ils devaient leur réorganisation. Ils l'appelèrent *Saint-Gabriel*, nom qui leur fut bientôt donné à eux-mêmes, pour les distinguer de leurs frères qui continuaient à habiter *la maison du Saint-Esprit*, et en conservèrent le titre. « Ces derniers, dit le R. P. Fonteneau, connus dans le public sous leur nom primitif, ont pris, à leur tour, le nom de *frères coadjuteurs de la Compagnie de Marie*, quand cet institut, ainsi que celui de la Sagesse, fut approuvé par le Saint-Siège. Mais les uns comme les autres, en changeant de nom ou de demeure, n'ont point pour cela changé d'origine; ils sont toujours demeurés les enfants du B. Montfort. »

Bénis par la divine Providence, les *Frères de Saint-Gabriel* sont devenus

Le même auteur nous indique aussi (détail fort intéressant) comment était réglé l'enseignement dans les écoles charitables instituées par le Bienheureux. C'était une sorte d'enseignement mutuel. « Tous les enfants d'un même banc, dit-il, avaient le même livre et disaient

Portrait du Bienheureux.

la même leçon, tous à la fois. Le premier était obligé de reprendre le second, quand il manquait, et le second le troisième; ainsi de suite. Par cette méthode, souvent un maître ayant cent cinquante écoliers n'était pas plus

aujourd'hui une communauté florissante, et complètement séparée des deux autres, dans son administration; mais ils sont toujours unis aux Pères et aux Frères du Saint-Esprit et aux Sœurs de la Sagesse par ces liens de douce et pieuse confraternité auxquels se reconnaissent les enfants d'un même père.

embarrassé qu'il n'en avait eu qu'une douzaine.

« Le maître les menait à la messe en chantant des cantiques... Tous ensemble disaient le chapelet de cinq dizaines, tous les jours, en l'honneur de la sainte Vierge, après la classe. »

l'embouchure de la...
abri pour lui et ses collaborateurs qu'un vieux galetas mal clos, où la neige tombait, par la couverture, jusque sur leurs lits. De plus, les gens du pays, insensibles à ce qu'on faisait pour eux, les laissaient manquer de tout, de sorte que le pauvre missionnaire se vit obligé d'emprunter quelque argent pour vivre au milieu d'eux. Cet héroïsme de la charité, joint à tant de privations, eut enfin sa récompense. Dieu toucha ces cœurs endurcis, qui semblaient même fermés aux sentiments de la

pitié la plus vulgaire. Ils entendirent la parole du salut, et, par leur conversion sincère, consolèrent l'apôtre des peines qu'ils lui avaient causées au début.

A l'île d'Aix, où il passa ensuite, le zèle de Montfort obtint les succès les plus merveilleux. En quinze jours, l'île entière fut renouvelée. Ce qui caractérisa surtout cette mission, ce fut la soif d'expiations qu'il sut mettre au cœur de tous ceux qui en suivirent les exercices, et notamment des soldats de la garnison. « Montfort, dit Clorivière, ne pouvant fournir des instruments de pénitence à tous ceux qui désiraient en avoir, se vit dans la nécessité d'aller de porte en porte quêter des cordes, pour en faire des disciplines aux soldats qui n'avaient pas le moyen de s'en procurer. Et plus d'une fois, pendant la nuit, on en trouva plusieurs, derrière l'église, qui, à la faveur des ténèbres, se macéraient le corps en poussant des sanglots et en demandant pardon de leurs péchés. »

En vérité, n'est-ce pas encore un trait de l'histoire religieuse du *moyen âge*, que nous venons de raconter? Non; le fait s'est passé dans ce *XVIII^e siècle*, si fameux par son impiété et son immoralité. Et voilà pourtant ce que peuvent le zèle et les entraînants exemples d'un saint, aidés et bénis par la grâce de Dieu!

A peine de retour sur le continent, sans prendre un instant de repos, l'inépuisable ouvrier apostolique commence une mission dans la paroisse de Saint-Laurent-de-la-Prée, près de Fouras, et lui adjoint une paroisse voisine, afin de les évangéliser toutes les deux à la fois. Là, comme à Fouras, la rigueur de la saison, la disette, l'indifférence des habitants, tout contribua d'abord à l'éprouver, lui et ses collaborateurs. Mais, là aussi, son

ardente et persévérante charité réussit à fondre la glace des cœurs et à les embraser de l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

On se fera peut-être une idée de ce qu'était cette population, sous le rapport religieux, avant l'arrivée du missionnaire, quand nous aurons dit que le cimetière était devenu un lieu de pâturage libre pour les animaux, que les cultivateurs se servaient de l'église comme d'une grange commune, pour battre et serrer leurs récoltes... L'homme de Dieu, dont la foi était aussi vive que la charité, fit cesser des abus si monstrueux, et sut inspirer à ces esprits grossiers le religieux respect qu'il professait lui-même pour la maison de Dieu et la cité des morts.

Le jour de la *Chandeleur* de cette année 1715, Montfort était de retour à la Rochelle, et il prêcha dans l'église des Jacobins sur les grandeurs de Marie, l'un de ses sujets favoris, qu'il ne manquait jamais de traiter avec une éloquence particulièrement séduisante. Ce fut l'occasion d'un prodige éclatant dont furent témoins ses nombreux auditeurs.

La sainte Vierge voulut, apparemment, glorifier son serviteur de son vivant, en reproduisant alors en sa faveur ce qui est rapporté dans les *Actes* du glorieux martyr saint Étienne. Pendant son discours, il parut, aux yeux de toute l'assemblée, comme un ange du Seigneur. Son visage, pâle et amaigri par ses austérités et ses travaux incessants, devint tout à coup lumineux; il en sortait des rayons de gloire qui lui faisaient une sorte d'auréole et le transfiguraient tellement, que ses amis, malgré leur attention, ne le reconnaissaient plus qu'au son de sa voix.

Cette merveille fit grand bruit dans la Rochelle. Tout

le peuple, vivement impressionné, y vit comme la consécration par le Ciel de la sainteté qu'il se plaisait à reconnaître dans cet apôtre si charitable et si dévoué à tous ses intérêts. A dater de ce jour, son respect pour l'homme de Dieu se changea en vénération.

C'est durant ce séjour à la Rochelle que Montfort s'adjoignit un premier compagnon de son apostolat, et jeta, par le fait, les fondements de sa *Compagnie de Marie*. Ce compagnon était un jeune prêtre originaire du diocèse de Coutances : il se nommait Adrien Vatel. Il est de notre devoir de raconter ici avec quelques détails la vocation de ce premier disciple de Montfort.

M. Vatel, ancien élève du séminaire du Saint-Esprit, à Paris, se croyait appelé par la Providence aux missions étrangères, et il était venu à la Rochelle avec l'intention de s'y embarquer pour les Indes. Mais Dieu ne l'avait amené jusque-là que pour lui montrer sa vraie voie, qui était de suivre Montfort. Il entra, comme par hasard, dans l'église des religieuses de la Providence, où prêchait alors le saint missionnaire, et, au moment où il faisait intérieurement certaines réserves sur le mérite du prédicateur, il entendit celui-ci s'écrier avec force : *Il y a ici quelqu'un qui me résiste ; je sens que la parole de Dieu me revient ; mais il ne m'échappera pas !*

M. Vatel se sentit visé par ces paroles. C'était comme un premier appel de la grâce. Aussi, quand après le sermon il alla saluer Montfort à la sacristie, il ne put résister à cette invitation de l'homme de Dieu, qui ressemblait à un ordre d'en haut : *Il faut que vous veniez avec moi ; nous travaillerons ensemble*. Il céda. Au calme qui se fit dans son âme, après cette décision prise, le jeune prêtre reconnut bien vite qu'il avait

trouvé sa voie, la voie où Dieu voulait qu'il marchât.

M. Vatel s'attacha dès lors aux pas de celui qu'il s'était donné comme supérieur, partagea ses travaux, et les continua, trente ans après que la mort l'eut privé de sa direction et de ses conseils. Il eut ainsi la gloire de s'être, le premier, enrôlé dans sa *Compagnie* d'une manière constante; car, ainsi que le fait justement remarquer Clorivière, M. des Bastières et les autres prêtres séculiers ou réguliers qui l'avaient secondé jusque-là conservaient vis-à-vis de lui toute leur liberté¹.

Avec ce premier disciple Montfort partit pour Taugon-la-Ronde, et de là pour Saint-Amand-sur-Sèvre.

Les missions qu'ils donnèrent ensemble dans ces deux paroisses furent bénies de Dieu et produisirent d'excellents résultats.

A Taugon, l'homme de Dieu établit deux confréries : une pour les hommes, sous le nom de *Pénitents*

¹ M. Vatel ne fut pourtant pas le supérieur de la congrégation naissante, à la mort du Bienheureux. Cet honneur était réservé à M. Mulot, dont nous parlerons bientôt. M. Mulot fit pour les *Pères du Saint-Esprit* ce que M. Deshayes devait faire plus tard pour les *Frères enseignants* de la même société : il les organisa en congrégation régulière, d'après les règlements laissés par Montfort, règlements qui furent modifiés et complétés dans la suite, selon le besoin. MM. Vatel et Mulot n'étaient liés par aucun vœu de religion, quand Dieu rappela à lui son fidèle serviteur; mais ils avaient été les confidents de sa pensée, touchant l'établissement de sa *compagnie*. C'était un germe précieux dont ils favorisèrent le développement et la croissance avec un filial et généreux dévouement.

M. Mulot peut donc, à juste titre, être considéré comme le *second fondateur* des missionnaires de la Compagnie de Marie. Et c'est pour cela qu'on les désigna longtemps sous le nom de *Mulotins*. Cette société, qui est aujourd'hui florissante, sans avoir atteint toutefois le même degré de prospérité que celle des *Sœurs de la Sagesse* et des *Frères de Saint-Gabriel*, s'est toujours fait remarquer par sa fidélité à suivre les pieuses traditions et les saines doctrines de son bienheureux fondateur. Elle a même été, pour cette cause glorieuse, plusieurs fois menacée dans son existence; mais elle n'a rien à craindre, si Montfort combat pour elle et avec elle dans le séjour des bienheureux.

blancs; l'autre pour les jeunes filles, sous le nom de *Société des Vierges*. Le but de la première, comme l'indique son nom même, était d'engager ceux qui en faisaient partie à mener une vie pénitente et mortifiée. Quatre fois l'année, d'après leur règlement, les confrères sortaient en procession solennelle; « les pieds nus et habillés de blanc. » La société des Vierges, elle, avait pour but d'honorer spécialement Marie sous le titre de *Reine des Vierges*. Les jeunes personnes qui la composaient devaient être *quarante-quatre* seulement; on n'en admettait de nouvelles que pour combler les vides faits par celles qui la quittaient pour entrer dans l'état du mariage, ou qui étaient enlevées par la mort. Elles faisaient le vœu de virginité pour un an, avaient des réunions et une chapelle spéciales, récitaient le chapelet tous les jours. Elles aussi, quatre fois l'an, aux principales fêtes de la très sainte Vierge, paraissaient en corps à l'église de la paroisse, sous un vêtement blanc, et, à la procession, elles faisaient cortège à la blanche statue de leur *Reine*, qui était portée triomphalement par quatre d'entre elles.

Ces deux confréries furent aussi établies, plus tard, par le Bienheureux à Fontenay-le-Comte, à Saint-Pompain et à Saint-Laurent-sur-Sèvre, où elles subsistèrent longtemps, à la grande édification du peuple.

A la mission de Saint-Amand-sur-Sèvre, Montfort eut à combattre des préjugés superstitieux les plus déplorable et les plus nuisibles au bien qui s'étaient enracinés dans cette paroisse. Dans tout accident, infirmité ou maladie, on se croyait invariablement victime d'un maléfice ou d'un *sort*, pour employer le mot consacré; et, ce qui est plus triste, dans la plupart de ces cas, de

prétendus médecins et devins tout à la fois, consultés par les intéressés, allaient jusqu'à désigner certains habitants, souvent des voisins et des amis, comme étant les auteurs de ces *sorts*. Qu'en résultait-il? On le devine sans peine. Il en résultait d'abord la défiance, puis des divisions et parfois des inimitiés irréconciliables. Le saint missionnaire réussit à leur faire comprendre comment le démon abusait ainsi de leur crédulité, au grand détriment de leurs intérêts spirituels et temporels, et ces graves abus cessèrent à peu près totalement.

D'après la tradition locale, son zèle pour faire fleurir en ce lieu la charité chrétienne fut récompensé par deux apparitions de la très sainte Vierge, l'une dans sa chambre, l'autre à l'église.

On conserve encore, dans l'église de Saint-Amand, une statuette en bois, figurant la sainte Vierge tenant dans ses bras l'enfant Jésus, que l'on croit être l'œuvre même de ce grand serviteur de Marie, et qui, pour cette raison, est l'objet de la plus grande vénération.

Tous les travaux ininterrompus auxquels s'était livré Montfort avaient fini par épuiser ses forces. Il se vit donc forcé d'accorder à la nature quelques jours de repos. Ce repos il alla le prendre à la Séguinière, dans une pieuse famille dont il avait plusieurs fois déjà refusé les invitations. Mais il l'abrégea autant qu'il put, et trouva moyen de le faire servir à la glorification de *Notre-Dame de toute Patience*, en l'honneur de laquelle il organisa une procession mémorable à son sanctuaire restauré.

Au bout de huit jours, il quittait la Séguinière, et allait donner une mission à la paroisse de Mervent. L'église du lieu était dans un tel état de délabrement,

qu'en la voyant le missionnaire ne put retenir ses larmes. Il y avait là une double réparation à faire; car dans l'église spirituelle, aussi bien que dans l'église matérielle, bien des ruines étaient amoncelées. Tout autre courage que le sien eût reculé devant une pareille entreprise. Mais lui l'aborda sans hésiter, et eut la gloire de la mener à bonne fin, en moins de deux mois.

Toutefois ce n'est pas seulement cette double restauration qui a rendu impérissable son souvenir à Mervent, c'est encore et surtout *la grotte* qu'il se choisit au sein de la forêt voisine.

De même que les navigateurs au long cours ont, de distance en distance, des ports de ravitaillement, où ils s'arrêtent pour renouveler leurs provisions de voyage, ainsi, dans les différentes provinces qu'il évangélisa, Montfort aimait à se choisir des lieux de repos et de silence où il renouvelait ses provisions de zèle, de ferveur et de grâce, pour travailler ensuite plus efficacement au salut des âmes. Mais de tous les *ermitages* qu'il habita aucun n'est resté aussi célèbre que sa *grotte de Mervent*. Aucun peut-être ne mérite autant de l'être.

Tous ceux qui connaissent la forêt de Mervent comprendront sans peine ce que dut éprouver l'âme méditative et poétique de Montfort, lorsqu'au mois de juin ou de juillet 1715, il vit, pour la première fois, cette ombreuse et vaste solitude, si propice au recueillement, à la contemplation, à la prière. Écoutons-le plutôt lui-même nous chanter ses impressions :

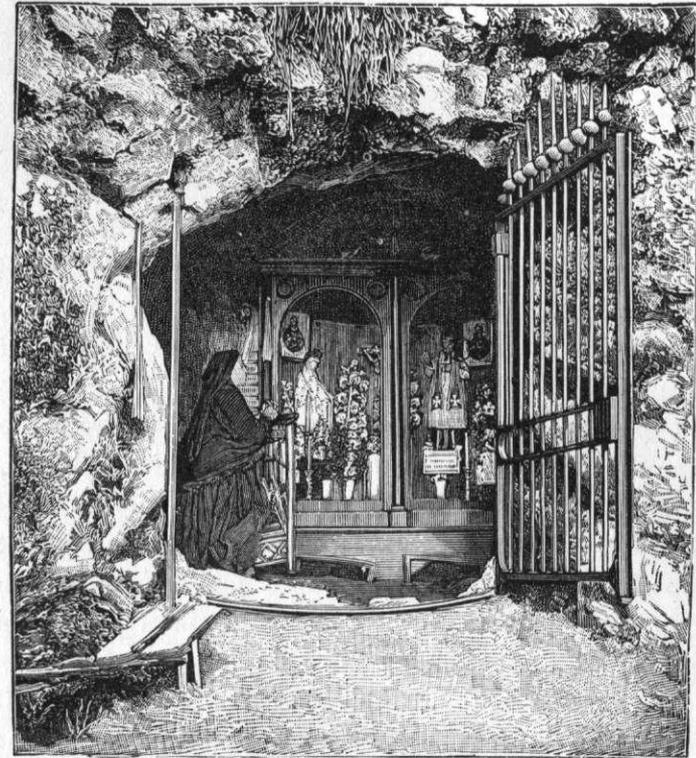
Loin du monde, en cet ermitage,
Cachons-nous pour prier Dieu.
Peut-on trouver un lieu
Où la grâce ait plus d'avantage?...

Nous n'entreprendrons pas ici de faire une description de cette belle forêt de Mervent et de Vouvant avec ses sites pittoresques et charmants, avec ses grands arbres dont les cimes verdoyantes et touffues ondulent majestueusement sur les pentes et les monticules qu'elles recouvrent, et qui, vues d'un point élevé et à distance, ressemblent aux vagues immenses d'une mer soulevée par la tempête. Quelles ombres délicieuses inclinent ses hautes futaies sur le promeneur qui égare ses pas dans le dédale de ses sentiers ! Quelle douce fraîcheur y entretient ce petit ruisseau de *la Mère*, affluent de la *Vendée*, dont les claires ondes tantôt se précipitent en gazouillant à travers les divers obstacles qui encombrant son lit resserré, tantôt semblent s'attarder complaisamment et dormir au pied d'une roche grisâtre ou sous les ombrages enchanteurs d'un fourré peuplé d'oiseaux ! Seul, le pinceau habile d'un paysagiste, et non la plume d'un historien, peut donner une idée de ces sites superbes, de ces rochers se dressant à perte de vue, de ces massifs de grands bois, de ces précipices effrayants, de tout cet ensemble de splendeurs naturelles dominé par des restes de constructions séculaires, qui ont valu à Mervent et à ses alentours le surnom mérité de *petite Suisse vendéenne*.

En vérité, ces lieux ravissants étaient bien faits pour captiver et retenir Montfort. Il résolut donc de s'y ménager une petite solitude.

Obligé d'abandonner une première retraite qu'il trouvait d'un accès trop difficile, il découvrit, à travers les broussailles, une grotte assez spacieuse creusée naturellement dans le flanc d'une roche abrupte, nommée *la Roche aux faons*. C'est là qu'il se fixa d'une manière définitive.

Le lieu était charmant : en bas coulait le ruisseau ; à mi-côte, une source limpide. Le Bienheureux nous



Grotte de Mervent.

en a, d'ailleurs, laissé la description dans ses *Adieux au monde* :

Voici des bois et des coteaux,
Une fontaine et des ruisseaux,
Une grotte, loin des hameaux...
Laisse-moi, monde, en mon repos !

Je vais ici faire oraison
 Sans trouble et sans distraction,
 Et vivre en récollection :
 Laisse-moi, monde, en ma prison !

Je vais dire trois chapelets,
 Chaque jour, entiers et complets,
 Et chanter quelques saints couplets
 Contre le monde et ses excès.

Va, monde, ne me cherche plus ;
 Je suis solitaire et reclus,
 Avec Marie, avec Jésus,
 Adieu, monde et tous tes abus !

Ces couplets nous indiquent quelles étaient les occupations de Montfort dans ce nouvel ermitage : il méditait, il priait, il se mortifiait, il composait des cantiques, il chantait.

Cependant, après un court séjour dans sa grotte, le pieux solitaire reconnut que sa santé ne tiendrait pas, la nuit surtout, contre la violence des vents du nord auxquels cette grotte, toute grande ouverte, se trouvait exposée. Il songea à s'en garantir par la construction d'un mur qui lui servirait de rempart, preuve évidente qu'il avait l'intention de faire de longs et fréquents séjours en ce lieu. Les habitants de Mervent, dont il venait de relever l'église, lui prêtèrent un concours empressé pour l'exécution de ce travail. La grotte fut approfondie pour recevoir le modeste ameublement du solitaire : une couchette, une table et une chaise. Un jardin fut tracé au-dessus de la grotte, tandis que, plus bas, on creusait une petite fontaine pour retenir les eaux de la source.

Montfort avait aussi le dessein d'élever là un calvaire et de faire pratiquer un chemin direct, de la route de Fontenay au moulin de Pierre-Brune, et donnant accès à son ermitage. Mais, bien qu'il se fût nanti d'une

permission à cet effet, il fut empêché de donner suite à son projet par les tracasseries de l'administration forestière. Sur la remontrance du procureur du roi, Jehan de la Haye, accusant Montfort d'avoir déraciné quelques souches de châtaigniers pour la construction de son mur, Charles Moriceau, seigneur de la Cheusse, *maître particulier de la maîtrise des eaux et forêts* de Fontenay-le-Comte, dressa contre lui procès-verbal, et le contraignit à arrêter ses travaux (28 octobre 1715).

En combinant les renseignements fournis par le procès-verbal dont nous venons de parler, et ceux que nous donnent les historiens de Montfort, on trouve que le saint missionnaire a séjourné dans son ermitage de Mervent à trois époques différentes, mais assez rapprochées : à savoir, en juin, septembre et octobre 1715 ; c'est-à-dire pendant la mission de Mervent, après celle qu'il donna ensuite à Saint-Jean-de-Fontenay, et pendant celle de Vouvant¹.

¹ La grotte du B. Montfort à Mervent est toujours le rendez-vous de nombreux pèlerins. Parmi les pèlerinages célèbres, dans ces derniers temps, nous mentionnerons celui du 8 septembre 1873, où M^{gr} Colet fut accompagné de huit mille pèlerins, et celui du 21 mai 1875, présidé par M^{gr} Lecoq et où ce chiffre fut au moins doublé.

Dans l'intérieur de la grotte, on remarque deux statues : l'une représentant la sainte Vierge, assurément bien à sa place dans un lieu où, d'après la tradition, la Reine du ciel apparut à son dévot serviteur, et l'autre, le B. Montfort lui-même. Cette dernière statue, en terre cuite, attribuée à une religieuse de la Sagesse, se trouvait précédemment dans une communauté de la Châtaigneraie ; elle fut placée dans la grotte, en 1843, par les soins de M. l'abbé Héroult, curé de Mervent. On lui a mis sur la tête une petite barrette en drap noir et une étoile au cou.

En 1870, une croix de mission a été élevée, au centre du jardin du Bienheureux, par la paroisse de Mervent. — En 1877, M. Biré, aujourd'hui sénateur de la Vendée, a fait placer au-dessus de la grotte une seconde statue en pierre, due au ciseau de M. Renaud-Bizet, de Luçon. — En 1882, un chemin de croix a été érigé dans le jardin, autour du calvaire de Mission. — Enfin, en 1886, un autel en granit, œuvre de M. Métivier, de Fontenay-le-Comte, fut donné par M. Martineau, de Gémenville, pour compléter l'ornementation de la grotte et permettre d'y offrir le saint sacrifice de la messe.